

Compte-rendu de lecture

**Renée Ventresque, *Le Songe antillais de Saint-John Perse*,
Paris, L'Harmattan, 1995.**

Salah Stétié

Un procès exemplaire

Il n'est pas facile de parler en termes simples de la poésie et moins facile encore de parler en ces termes-là d'un poète complexe entre tous. Renée Ventresque, évoquant Saint-John Perse, le fait - et le fait admirablement. Je tiens *Le Songe antillais de Saint-John Perse* pour l'un de ces livres où l'intelligence du coeur et l'intelligence tout court viennent s'étayer l'une l'autre pour nous donner l'un des portraits de poètes parmi les plus complets qui soient, les plus hauts en couleur, les plus significatifs de cette ambiguïté propre à toute poésie, qui veut simultanément que le monde soit et qui, le monde étant ce qu'il est, le récuse au profit d'un autre monde, d'un *outré-monde*.

Preuves en main, Renée Ventresque nous démontre - non, disons mieux, nous montre - que l'outré-monde de Saint-John Perse aura été les Antilles, la Guadeloupe plus précisément, monde de l'enfance, de la mémoire, de la référence ontologique autant qu'existentielle et, par une involution mystérieuse, que c'est ce paradis de l'origine qui sera, mythiquement et presque mystiquement - car, en tout formulateur de poésie, il y a un mystique à demi-endormi, donc à demi-éveillé - le paradis de demain, je veux dire celui de toujours. L'art critique de Renée Ventresque est de montrer à quel point, à travers toutes sortes de dérivations, de tours et de détours, de dits et de non-dits, de masques et de voilements, l'île antillaise reste le moteur pur et bleu de l'inspiration et de la vigueur toujours future du poète, les réminiscences se posant sur les mots non comme des *millions d'oiseaux d'or* mais comme autant de grands vols de mouettes surprenantes. On sent, presque physiquement, à lire la subtile accompagnatrice du songe antillais de Saint-John Perse comment jusqu'à la fin, jusqu'à ce grand poème de la fin qu'est *Chronique*, le coeur du poète a toujours battu dans le même sens, disant, sous des formes variées - poèmes, proses, discours, lettres - éternellement le même amour, la même hantise, la même puissante mélancolie ontologique et, aussi, comment la mélancolie est, inévitablement, l'ombre portée d'un grand rêve. C'est, par exemple, Saint-John Perse déclarant dans un entretien avec Pierre Mazars en date du 5 novembre 1960, à propos d'*Exil* : *C'est un poème de l'éternité de l'exil dans la condition humaine*.

Je ne veux pas m'arrêter sur la somme d'informations érudites que comporte le livre de Renée Ventresque, informations précieuses, mille fois précieuses, à tous les amoureux de cette haute écriture. Ce sont bien plutôt les clés découvertes par la commentatrice, amoureuse elle aussi, qui retiennent mon attention. La première de ces clés, je l'ai dit, c'est l'aimantation qu'exercent les Antilles sur la boussole invariable de la sensibilité persienne. Le mythe est là, dressé dans l'intemporalité - à travers pluies et neiges, douches solaires et poussières désertiques, jamais ou rarement, sauf dans les premiers textes, formulé directement, jamais non plus occulté au point de n'être plus repérable. La seconde clé me paraît tout aussi capable d'ouvertures neuves : c'est que pour exprimer ce mythe invariant, Saint-John Perse en arrive à faire du récit même de sa vie, recomposé volontairement sous forme de biographie autoritaire, d'autobiographie

réaménagée par l'auteur qui s'érige en historiographe hagiographique, oui, du récit même de sa vie revisitée le poète en vient à dresser son propre mythe, ce monument recueilli dans le volume des *Œuvres - fausement - complètes* de la *Pléiade* et qui, chronique et chronologie mêlées, s'intitule simplement *Biographie* ou *Complément biographique* là où le mot *roman* aurait fait aussi bien l'affaire.

Que les deux mythes, celui de l'œuvre, celui de l'homme, se conjoignent pour mieux situer le poète sur son piédestal constitué par une île fabuleuse battue par toutes les vagues du rêve et de la langue, c'est ce que tente page après page, pièce versée au procès après pièce versée au procès, Renée Ventresque, procureur général en poésie. Mais le miracle est que le procès est mené si lucidement et si généreusement par ce procureur-là que non seulement le poète en sort innocenté, comme le sont tous les poètes dont la parole nous interpelle vivement, mais que son innocence faite de tant de mensonges en apparaît encore plus innocente et, suis-je tenté d'écrire, plus étonnamment véridique.

Salah Stétié